

Frances  
Hodgson Burnett



Le  
prince  
disparu

inédit

Par l'auteur du *Petit Lord Fauntleroy*  
et de *La Petite princesse*

**Z**  
E T H E L



Exilé de Samavie, Marco Loristan habite à Londres avec son père, Stefan, dans un appartement miteux. Père et fils sont patriotes ; tous deux rêvent d'un retour à l'âge d'or de Samavie, avant la mystérieuse disparition du jeune prince et le début de la guerre qui déchire le pays depuis cinq cents ans.

Lorsqu'il n'étudie pas, Marco sillonne la ville de Londres en compagnie d'une bande de gamins des rues et s'invente leader de la révolution samavienne.

Mais le jeu devient réalité lorsque son père lui confie une mission secrète : avec son ami Le Rat, il devra parcourir l'Europe afin de transmettre un signal aux rebelles samaviens qui conspirent pour renverser le dictateur au pouvoir. Commence alors un dangereux périple destiné à remettre sur le trône l'héritier du prince disparu...



**« Une histoire de famille, de voyage et d'aventure,  
pleine de courage, de merveille et d'amour.  
C'est un roman classique, d'une auteur classique,  
rempli de trésors cachés. »**



**Matt Haig, auteur de *La forêt interdite***

*Frances Hodgson Burnett (1849-1924) est une romancière anglaise, bien connue pour ses romans d'apprentissage pour enfants. Elle a notamment écrit Le Petit Lord Fauntleroy, La Petite princesse et Le Jardin secret.*



**Inédit, traduit pour la première fois en France**



**10 ANS ET +**



**14,90 € Prix TTC France**

ISBN: 979-10-95174-04-2



9 791095 174042

[www.zethel.com](http://www.zethel.com)



Couverture Atelier Didier Thimonier

Frances H. Burnett

# Le Prince disparu

Traduit de l'anglais par Sarah Schler



Titre original : *The Lost Prince*

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Sarah Schler

Édition française publiée par :

© Zethel, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris – France

<http://zethel.com>

ISBN : 979-10-95174-04-2

Dépôt légal : mars 2016

Maquette : Patrick Leleux PAO

## Chapitre 1

### Les nouveaux pensionnaires du 7, Philibert Street

Bien qu'il existe à Londres des centaines de rues sinistres toutes remplies de maisons hideuses alignées en rang d'oignons, aucune d'entre elles n'aurait su être plus sale et plus laide que Philibert Street. La rumeur courait qu'elle avait été jolie jadis, mais c'était il y a si longtemps qu'il ne restait plus personne pour s'en souvenir. Tapiés dans la brume au fond de leurs jardins étroits et mal entretenus, les maisons de Philibert Street s'étaient retranchées derrière des grilles délabrées, censées les protéger du flot bruyant et incessant de voitures, d'autobus, de fiacres et de charrettes qui descendaient la rue dans un fracas infernal, et de la foule de gens aux vêtements élimés qui allaient au travail, revenaient d'une dure journée de labeur, ou bien cherchaient frénétiquement un emploi quelconque pour ne pas mourir de faim. À quelques fenêtres de ces maisons en brique et

noires de fumée pendaient des rideaux défraîchis, tandis que les autres restaient nues. Et dans les jardins autrefois destinés à recevoir des parterres de fleurs, le sol avait été tellement piétiné que même les mauvaises herbes refusaient d'y pousser. Un tailleur de pierre s'était installé sur l'un de ces carrés de terre pour vendre ses sculptures – une collection de plaques, de croix et de sépultures grossières dont les inscriptions commençaient toutes par « À la mémoire de ». Dans un autre jardin s'entassaient de vieilles planches en bois, et dans un autre encore des chaises bancales, des canapés dont le rembourrage en crin de cheval s'échappait de tous côtés, des miroirs tachés ou fêlés, ainsi que divers autres meubles miteux.

Les maisons de Philibert Street étaient aussi misérables à l'intérieur qu'à l'extérieur et se ressemblaient toutes comme deux gouttes d'eau. À l'entrée, un couloir sombre menait à deux volées de marches étroites ; l'une montait vers les chambres à l'étage, l'autre descendait vers une cuisine située sous le niveau de la rue. La chambre du fond ouvrait sur une petite arrière-cour aux pavés abîmés et noirs de suie, où des chats malingres venaient parfois se battre ou s'asseoir sur les murets dans l'espoir qu'un rayon de soleil vienne les réchauffer. La chambre de devant donnait quant à elle sur la rue bruyante, dont la clameur montait jusqu'aux fenêtres. Philibert Street était une rue morne et sinistre même par beau temps, et lorsqu'il pleuvait ou qu'il y avait du brouillard, c'était l'endroit le plus triste de Londres.

Voilà du moins ce que se disait le garçon qui observait les passants debout devant la grille, en ce matin où débute notre histoire. Arrivé à Londres la veille, il avait pris pension avec son père au 7, Philibert Street, dont ils occupaient quelques chambres ainsi que le salon qui donnait sur la cour.

L'enfant avait environ douze ans et s'appelait Marco Loristan. C'était le genre de garçon dont on ne pouvait détourner le regard une fois qu'on l'avait remarqué. Il faut dire qu'il était très grand et extraordinairement bien bâti pour son âge. Il avait les épaules larges, les bras et les jambes longs et robustes. « En voilà, un beau jeune homme ! » s'exclamaient les gens lorsqu'ils le voyaient. Ils étaient surtout fascinés par son visage à la peau mate, si différent des visages anglais et américains. Marco avait en outre des traits affirmés, ainsi qu'une abondante chevelure noire et de grands yeux graves qui vous contemplaient derrière d'épais cils noirs et droits. Bref, on ne pouvait imaginer quelqu'un de moins anglais que lui. Quiconque l'observait était également frappé par l'impression de réserve qui se dégageait de sa figure et laissait deviner un caractère discret.

Son expression était particulièrement saisissante tandis qu'il scrutait la foule ce matin-là, car les choses auxquelles il pensait étaient de celles qui éteignent généralement l'insouciance dans le regard des enfants.

Marco revoyait son départ précipité de Russie avec son père et Lazare, le vieux soldat qui leur servait aussi de domestique. Il se rappelait le long voyage des derniers jours, où ils avaient été entassés en troisième classe dans un compartiment

étroit, traversant l'Europe à toute allure comme poussés par quelque chose d'important ou de terrible, pour venir s'installer ici, à Londres, comme s'ils avaient l'intention d'habiter au 7, Philibert Street toute leur vie. Mais Marco savait que dans un an peut-être, alors qu'il serait endormi, son père ou Lazare viendrait le tirer du sommeil en lui disant : « Lève-toi, habille-toi. Il faut partir tout de suite », et qu'ils se retrouveraient quelques jours après à Saint-Pétersbourg, Berlin, Vienne ou encore Budapest, cachés quelque part au fond d'une maison minuscule aussi laide et délabrée que celle du 7, Philibert Street.

À cette pensée, il se passa la main sur le front et se mit à observer les autobus d'un air distrait. Même si la vie étrange qu'il menait et le lien très fort qui l'unissait à son père l'avaient rendu très mûr pour son âge, Marco restait après tout un enfant, et tout ce mystère autour de lui pesait parfois lourdement sur son esprit et le plongeait dans de profondes méditations.

Marco avait beau avoir voyagé dans beaucoup de pays, jamais encore il n'avait rencontré de garçons dont la vie était semblable à la sienne. Les autres avaient une maison à eux, allaient à l'école tous les jours et jouaient avec leurs camarades. Tous pouvaient parler librement de leurs voyages et des choses qui leur arrivaient, tandis que l'existence entière de Marco était une sorte de secret qu'il fallait protéger à tout prix. Ainsi, quand il restait quelque part assez longtemps pour se faire des amis, il savait qu'il ne devait pas trop en dire sur lui-même.

S'il se montrait aussi discret, c'était parce qu'il l'avait promis à son père et qu'il s'agissait là de son tout premier souvenir. Mais cela ne voulait pas dire qu'il regrettait cette promesse, ni d'ailleurs quoi que ce soit d'autre en rapport avec son père. Marco releva soudainement sa tête brune à cette pensée ; pas un seul garçon au monde n'avait un père comme le sien, pas un ! C'était son idole et son chef. Marco ne l'avait jamais vu autrement que dans ses vêtements usés, mais il savait que malgré son manteau râpé et ses chemises défraîchies, c'était toujours lui qu'on remarquait en premier dans une foule d'hommes distingués. Quand il marchait dans la rue, les gens se retournaient encore plus souvent que sur le passage de son fils. Ce n'était pas seulement à cause de sa grande taille et de son beau visage sombre, pensait Marco, mais aussi de sa prestance, comme s'il était né pour commander des armées, et comme si personne n'aurait eu l'idée de lui désobéir. Marco ne l'avait cependant jamais vu commander qui que ce soit. Ils avaient toujours été pauvres et mal habillés, et même parfois proches de la famine. Pourtant, dans tous les pays où ils avaient vécu et tous les sombres endroits où ils s'étaient réfugiés, les rares personnes qu'ils avaient croisées les avaient toujours traités avec déférence ; la plupart restaient même debout en présence de son père, et ne s'asseyaient que s'il le leur demandait. *Ils doivent savoir que c'est un patriote, c'est sûrement pour ça qu'ils ont tant de respect pour lui*, se disait Marco.

Lui aussi aurait aimé être patriote, même s'il n'avait jamais vu sa Samavie natale. Il la connaissait assez bien cependant,

car son père lui en avait souvent parlé depuis le jour de la promesse. Il lui avait appris tout ce qu'il savait sur son pays. Il avait étudié avec lui de curieuses cartes très détaillées des villes, des montagnes et des routes samaviennes ; il lui avait raconté tout le mal qu'on avait infligé à ses compatriotes, lui avait décrit leurs souffrances, leur combat pour la liberté et surtout leur courage inébranlable. Le sang fougueux de Marco se mettait à bouillonner et à crépiter dans ses veines chaque fois que son père évoquait ainsi l'histoire de la Samavie, et il devinait au regard de Loristan que son sang à lui bouillonnait aussi. Les Samaviens avaient été victimes de vols et de meurtres abominables, ils avaient enduré mille tortures et mille famines, mais jamais personne n'avait réussi à conquérir leur âme. Malgré cinq cents ans d'esclavage et de destruction sous le joug de nations plus puissantes, jamais ils n'avaient cessé de lutter pour briser leurs chaînes et retrouver la liberté de leurs ancêtres.

— Pourquoi ne vivons-nous pas là-bas ? s'écria Marco le jour de la promesse. Pourquoi est-ce que nous n'y retournons pas pour nous battre ? Quand je serai grand, je serai soldat et je mourrai pour la Samavie.

— Au contraire, Marco, répondit son père. Vivre et nous sacrifier pour elle, tel est notre devoir. Il nous faut entraîner notre corps et notre esprit, utiliser notre intellect, travailler jour et nuit pour servir au mieux notre peuple et notre pays. Certains exilés samaviens sont également soldats, comme moi, et comme toi bientôt.

— Sommes-nous exilés nous aussi ? demanda Marco.

— Oui, répondit son père. Mais dussions-nous ne jamais voir notre pays de nos propres yeux, nous devons quand même lui donner notre vie. J'avais seize ans quand je lui ai offert la mienne, et elle lui appartient jusqu'à ma mort.

— Êtes-vous déjà allé en Samavie, père ?

Une expression étrange passa sur le visage de Loristan.

— Non, répondit-il.

Il n'en dit pas plus, et Marco sut qu'il ne fallait plus lui poser la question.

C'est ce jour-là que son père lui parla de la promesse. Bien que Marco fût assez jeune à l'époque, il perçut immédiatement la solennité du moment et l'honneur qu'on lui faisait.

— Quand tu seras un homme, dit Loristan, je te dirai tout ce que tu veux savoir ; tu es encore trop jeune pour porter un si lourd fardeau. Cependant, je dois quand même te demander de faire quelque chose pour moi. Je sais que les enfants oublient parfois à quel point les mots peuvent être dangereux, et c'est pourquoi tu dois me jurer que toi, Marco Loristan, tu ne l'oublieras jamais. Où que tu sois, je veux que tu me promettes de ne pas aborder certains sujets avec tes petits camarades. Promets-moi de ne jamais parler de mon travail et des gens qui viennent me voir, ni des choses qui rendent ta vie si différente de celle des autres garçons. Promets-moi de ne jamais oublier qu'il existe un secret de la plus haute importance, et qu'il suffit d'un mot pour le trahir. Souviens-toi que tu es samavien, et que des dizaines de Samaviens avant toi ont préféré souffrir mille morts plutôt que de trahir un secret. Promets-moi d'obéir sans poser de

questions, comme un soldat. À présent, il est temps pour toi de faire serment d'allégeance.

Loristan se leva et se dirigea vers un coin de la pièce. S'agenouillant, il repoussa le tapis, souleva une latte du parquet, et sortit quelque chose qui se trouvait en dessous. Lorsqu'il se retourna, il tenait à la main une épée, qu'il tira de son fourreau en revenant vers son fils. Le petit corps robuste de l'enfant se raidit et un éclair passa dans ses grands yeux graves. Il allait prêter serment d'allégeance sur une épée, comme un homme ! Marco ne remarqua pas son poing qui s'ouvrait et se serrait avec vigueur, ignorant qu'il avait hérité ce réflexe d'une longue lignée de guerriers nés l'arme à la main.

Debout devant son fils, Loristan lui présenta l'épée.

— Répète après moi ! ordonna-t-il.

Puis il prononça les phrases suivantes, Marco lui faisant écho d'une voix forte et claire :

— *Pour toi Samavie, cette épée dans ma main !*

*Pour toi ma patrie, ce cœur qui bat en moi !*

*Pour toi mon pays, ce regard vif, cet esprit leste, la vie de ma vie.*

*Un homme grandit pour te servir, Samavie.*

*Le ciel soit remercié !*

Loristan posa ensuite la main sur l'épaule de Marco, son visage sombre empreint d'une fierté presque farouche.

— Nous voici compagnons d'armes à présent.

Et depuis ce jour, pas une heure ne s'était écoulée sans que Marco ne se souvienne de sa promesse.

## Chapitre 2

### Un jeune citoyen du monde

Marco avait déjà habité plusieurs fois à Londres, mais jamais dans Philibert Street. Lorsque son père et lui s'installaient dans une ville pour la deuxième ou la troisième fois, ils prenaient toujours pension dans un quartier que Marco ne connaissait pas et où il ne risquait pas de croiser d'anciens camarades de jeux. Fort heureusement, les liens superficiels qu'il tissait avec ces garçons aussi pauvres que lui étaient aisément défaits. Cependant, son père ne souhaitait pas qu'il se tienne à l'écart des autres, l'encourageant au contraire à se faire des amis. La seule barrière que Marco devait mettre entre eux et lui était un rempart de silence en ce qui concernait ses nombreux déménagements ; mais les enfants aussi pauvres que lui n'avaient pas pour habitude de changer constamment de pays comme il le faisait, et ne remarqueraient donc rien d'anormal si Marco omettait de leur parler de ses voyages. S'il se trouvait en Russie par

exemple, il devait seulement évoquer des lieux, des gens ou des coutumes russes ; et cela valait aussi pour la France, l'Allemagne, l'Autriche ou l'Angleterre. Il n'aurait su dire exactement quand il avait appris l'anglais, le français, l'allemand, l'italien et le russe. Ayant grandi au milieu de ces langues, elles lui avaient toujours semblées familières. Son père prêtait cependant une attention particulière à sa prononciation ainsi qu'à sa manière de s'exprimer dans la langue du pays où ils vivaient.

— Tu ne dois surtout pas avoir l'air d'un étranger, quel que soit le pays dans lequel tu te trouves, lui avait-il dit. Si ce pays est l'Angleterre, alors tu dois oublier ton français ou ton allemand et ne parler qu'anglais.

Lorsque Marco avait sept ou huit ans, un garçon lui avait demandé ce que son père faisait comme métier.

— Le sien est charpentier, alors il m'a demandé si vous l'étiez aussi, avait ensuite raconté Marco à Loristan. Je lui ai dit que non, mais il m'a alors demandé si vous étiez cordonnier, puis un autre garçon a dit que vous étiez peut-être maçon ou tailleur, et je n'ai pas su quoi leur répondre.

Il avait alors soudainement agrippé le bras de son père de sa petite main sale – il était allé jouer dans la rue – et l'avait secoué d'un geste presque violent.

— Je voulais leur dire que vous n'étiez pas du tout comme leurs pères, bien que vous soyez aussi pauvre qu'eux. Vous ne pouvez pas être maçon ou cordonnier, puisque vous êtes patriote ! Comment penser que vous puissiez n'être qu'un simple maçon – vous !

Ses yeux brillèrent de colère tandis qu'il s'exclamait ainsi d'une voix fière et indignée, son beau visage sombre noblement relevé. Mais Loristan s'était empressé de lui mettre la main sur la bouche.

— Allons, allons ! Il n'y a rien d'insultant à penser qu'un homme puisse être charpentier ou faire de beaux vêtements. Si je savais tailler des habits, nous n'en serions que mieux vêtus. Si j'étais cordonnier, tes orteils ne sortiraient pas de tes chaussures comme ils le font maintenant.

Il souriait en disant cela, mais Marco avait remarqué son menton levé et son regard brillant lorsqu'il lui avait ensuite touché l'épaule.

— Tu ne leur as pas dit que mon métier était patriote, je le sais, avait-il continué. Mais que leur as-tu dit alors ?

— Je me suis souvenu que vous écriviez et que vous dessiniez des cartes presque tout le temps, alors j'ai dit que vous étiez écrivain. Seulement j'ai ajouté que je ne savais pas vraiment ce que vous écriviez, et que vous disiez souvent que ce n'était pas un métier très lucratif. Je vous ai entendu le dire à Lazare une fois. Est-ce que j'ai bien fait ?

— Tu as très bien fait, Marco. Dorénavant, tu pourras toujours répondre cela si l'on te pose des questions. Toutes les villes du monde sont pleines de pauvres hommes qui écrivent des milliers de choses différentes pour une misère. Il n'y aurait rien d'étrange à ce que j'en fasse partie.

Telle avait été la réponse de Loristan. Ainsi, à dater de ce jour, lorsque quelqu'un s'enquérât du métier de son père,

Marco répondait qu'il écrivait pour vivre – ce qui était plus simple et finalement assez proche de la vérité.

Après chaque déménagement, Marco passait souvent les premiers jours à se promener dans son nouveau quartier. C'était un enfant solide et infatigable, et cela l'amusaient d'errer au hasard de ces rues inconnues en observant les échoppes, les maisons et les gens. Il ne se contentait pas de parcourir les grandes avenues, préférant parfois déambuler au gré des rues et des ruelles, traversant ici et là des cours élégantes ou bien des places étranges et désertes. Il s'arrêtait régulièrement pour regarder les ouvriers travailler et pour leur parler s'ils se montraient amicaux. Il faisait ainsi de nombreuses connaissances au cours de ses promenades, et apprenait bien des choses. De tous les gens qu'il croisait, les musiciens itinérants étaient ses préférés. Un vieil Italien qui avait été chanteur d'opéra dans sa jeunesse lui avait appris beaucoup de chansons, qu'il reprenait souvent de sa voix d'enfant mélodieuse et assurée. Il connaissait d'ailleurs par cœur de nombreux chants de pays différents.

Marco s'ennuyait ferme ce matin-là au 7, Philibert Street et aurait bien aimé trouver une occupation ou bien quelqu'un à qui parler. Ne rien avoir à faire est toujours déprimant, surtout lorsqu'on est un grand garçon de douze ans en pleine santé. Londres lui semblait une ville affreuse depuis qu'il avait vu Marylebone Road – un endroit laid et sale, fourmillant de gens aux traits fatigués. Ce n'était pas la première fois que Marco voyait ces choses-là, mais il en éprouvait chaque fois le besoin impérieux de se changer les idées.

Quittant soudainement son poste d'observation près de la grille, il entra dans la maison pour parler à Lazare. Celui-ci se trouvait dans sa chambre au quatrième étage, une petite pièce miteuse qui donnait sur la cour.

— Je vais me promener, annonça Marco. Pouvez-vous en informer mon père s'il me demande ? Il est occupé pour le moment, et je ne dois pas le déranger.

Lazare était en train de raccommoder un vieux manteau. Il passait beaucoup de temps à recoudre leurs vêtements, et même leurs chaussures parfois. Lorsque Marco lui parla, il se leva immédiatement pour lui répondre. Lazare était très à cheval sur les bonnes manières, et rien n'aurait pu l'obliger à rester assis en présence de Loristan ou de son fils. Marco pensait que c'était parce qu'il avait dû suivre une discipline très stricte pendant son entraînement militaire. Il savait notamment le mal qu'avait eu Loristan à lui faire perdre l'habitude de se tenir au garde-à-vous chaque fois que lui ou Marco lui adressaient la parole. Il se souvenait encore de ce jour où Lazare avait fait le salut militaire sans réfléchir tandis que son maître franchissait le portail délabré de la maison où ils logeaient.

— Peut-être arrêterez-vous enfin de vous mettre au garde-à-vous si je vous dis que c'est trop dangereux ! avait murmuré Loristan d'un ton presque sévère. Vous nous mettez tous en péril en nous saluant de la sorte !

Cela avait de toute évidence aidé le pauvre Lazare à se contrôler. Marco se rappelait la façon dont il avait pâli à ces mots, avant de se frapper le front et de laisser échapper un

torrent d'excuses consternées dans son dialecte samavien. Il ne les avait plus jamais salués en public depuis ce jour, mais continuait toutefois d'observer les autres rituels de cérémonie et de respect en leur présence. Lorsqu'il lui parlait, Marco avait toujours l'impression d'être bien plus qu'un simple garçon dépenaillé, dont le manteau élimé avait été raccommo­dé par ce même soldat grisonnant qui se tenait devant lui au garde-à-vous.

— Oui, Monsieur, répondit Lazare. Où souhaitiez-vous aller ?

Marco fronça les sourcils tandis qu'il cherchait dans sa mémoire des souvenirs précis de son précédent séjour à Londres.

— Je voudrais revoir les rues et les bâtiments dont je ne me souviens plus très bien. J'ai visité tellement d'endroits et vu tant de choses depuis la dernière fois que j'ai presque tout oublié.

— Je comprends, Monsieur, dit Lazare. J'oublie parfois moi aussi. Il est vrai que nous avons beaucoup voyagé ; vous n'aviez que huit ans la dernière fois que nous sommes venus vivre ici.

— Je pense que je vais essayer de trouver le palais royal, et peut-être qu'ensuite je me promènerai un peu en apprenant le nom des rues.

— Bien, Monsieur, dit Lazare, en le saluant cette fois.

En retour, Marco leva la main droite comme un jeune officier. Ce geste aurait eu l'air maladroit ou théâtral chez n'importe quel autre garçon, mais Marco le fit avec aisance

et naturel car il lui avait toujours été familier. Il avait vu des officiers répondre au salut de leurs hommes lorsqu'ils les croisaient dans la rue par hasard ; il avait vu des princes passer devant leurs gardes avant de monter dans leur carrosse, et d'augustes personnages à cheval porter la main à leur casque tandis qu'ils défilaient dans la rue sous les applaudissements de la foule. Il avait vu beaucoup de grands seigneurs et de cortèges royaux, lui qui n'était qu'un petit spectateur aux habits râpés parmi le commun. Il aurait été impensable qu'un garçon avec tant d'énergie, si pauvre soit-il, ait pu voyager d'un pays à l'autre sans être jamais témoin de telles scènes. Ainsi Marco connaissait-il la vie publique des monarques et de leur cour. Il avait vu des empereurs étrangers remonter les plus grandes avenues d'Europe escortés de soldats à l'armure étincelante sous les cris de bienvenue du peuple. Il avait visité plusieurs capitales et savait où se trouvaient les sentinelles qui gardaient l'entrée des palais. Il était même capable de reconnaître le visage de certains monarques, et pouvait ainsi les saluer lorsque leur carrosse passait à côté de lui sans escorte.

— Il est bon de savoir les reconnaître, avait dit son père. Tout comme il est bon d'observer les choses autour de soi et de s'entraîner à se souvenir des visages et des événements. Si tu étais un prince ou un jeune homme promis à une carrière diplomatique, tu devrais apprendre à remarquer et à te souvenir des gens et des choses, ainsi qu'à parler ta propre langue avec élégance. Un sens de l'observation aiguisé est le plus utile des talents et le plus grand avantage que l'on puisse

posséder en ce monde, que l'on soit un membre de la cour ou un petit garçon pauvre au manteau rapiécé. Puisque tu ne peux pas recevoir une éducation normale, il te faut apprendre de tes voyages et du monde. Ne laisse aucun détail t'échapper, et n'en oublie aucun.

Marco avait énormément appris de Loristan ; celui-ci avait un don pour rendre ses leçons intéressantes, voire fascinantes. Marco était convaincu que son père savait tout sur tout. Ils n'étaient pas assez riches pour acheter des livres, mais cela importait peu, car Loristan connaissait tous les trésors des grandes villes et toutes les ressources du plus petit des villages. Marco avait parcouru avec lui des galeries sans fin remplies des merveilles du monde et vu ces tableaux devant lesquels une procession infinie de regards presque dévots avait défilé au fil des siècles. Son père savait si bien donner vie aux œuvres d'art qu'elles en devenaient rayonnantes, flamboyantes, comme si le passage du temps était incapable de les réduire en poussière et que leurs créateurs existaient toujours. Il avait raconté à son fils leur histoire et comment ces derniers avaient accédé à la gloire à force de persévérance. Il lui avait si bien décrit leur personnalité, leurs émotions et leurs souffrances que Marco connaissait les grands maîtres italiens, allemands, hollandais, anglais et espagnols aussi bien que la plupart des pays où ces derniers avaient vécu. Pour lui, ce n'étaient pas seulement de grands maîtres, mais de grands hommes, qui avaient sans doute brandi de splendides épées et porté des flambeaux éblouissants.

Son père ne pouvait pas souvent l'accompagner, mais c'était toujours lui qui l'emmenait visiter en premier les galeries, musées, bibliothèques et lieux historiques où se trouvaient les plus beaux trésors d'art, de beauté ou d'histoire. Une fois qu'il les avait vus à travers les yeux de Loristan, Marco retournait fréquemment les admirer tout seul, et se familiarisait ainsi petit à petit avec les merveilles du monde. Il savait qu'il réalisait le souhait de son père en s'exerçant à tout observer de la sorte sans jamais rien oublier. Ces palais aux mille merveilles étaient son école, et cette éducation étrange et pourtant si riche constituait l'aspect le plus intéressant de sa vie. Bientôt, il sut exactement où étaient exposés les plus grands tableaux de Rembrandt, Van Dyck, Rubens, Raphaël, Le Tintoret ou Frans Hals, et était capable de dire si telle ou telle œuvre d'art se trouvait à Vienne, Paris, Venise, Munich ou Rome. Il avait entendu parler de bijoux somptueux et d'armures anciennes, de savoir-faire ancestraux et de vestiges romains découverts sous les fondations de vieilles villes allemandes, tant et si bien que ces choses n'avaient plus aucun secret pour lui. N'importe quel garçon, en se promenant comme Marco au gré des musées et des palais pendant les « jours gratuits », y aurait vu exactement les mêmes objets que lui ; cependant, un garçon menant une vie plus remplie et moins solitaire que Marco n'aurait certainement pas concentré comme lui toute son attention sur chaque objet et ne serait pas obligé à en mémoriser les caractéristiques afin de pouvoir visualiser à tout moment dans son esprit la vitrine où l'objet en question était exposé.

Comme il n'avait pas de jouets, ni de camarades avec qui s'amuser, Marco s'était très tôt créé une sorte de jeu à partir de ses excursions dans toutes ces galeries de tableaux et autres entrepôts ou vestiges de l'Antiquité qui portaient parfois le nom de « musée ». Il bénissait les « jours gratuits », car il pouvait alors gravir n'importe quel escalier de marbre et franchir n'importe quelle grille sans rien payer. Il y avait ces jours-là beaucoup de visiteurs pauvrement ou simplement vêtus, mais rares étaient les jeunes garçons sans adulte pour les accompagner, et Marco, quoiqu'il fût calme et discipliné, était souvent l'objet de regards intrigués.

Le jeu qu'il s'était inventé était aussi simple que passionnant : il devait mémoriser le plus de choses possible et être capable de les décrire en détail à son père le soir quand ils discutaient de ce qu'il avait vu. Ces conversations nocturnes étaient son moment préféré de la journée. Son sentiment de solitude disparaissait alors complètement, et lorsque son père le regardait de cette façon si particulière, ses yeux sombres et pensifs pleins d'attention et de curiosité, Marco était le garçon le plus heureux du monde. Lorsqu'il souhaitait en savoir plus sur un objet, il en faisait une esquisse sommaire qu'il rapportait à son père, et Loristan lui racontait toujours son histoire dans les moindres détails. Ses descriptions étaient si riches et si belles que Marco ne les oubliait jamais.

## Chapitre 3

### La légende du prince disparu

C'était à l'une de ces histoires que Marco pensait tandis qu'il déambulait dans les rues de Londres. Il était très jeune lorsqu'il l'avait entendue pour la première fois, mais elle avait tellement captivé son imagination qu'il demandait souvent à l'entendre de nouveau. S'il l'aimait tant, c'était parce qu'elle faisait partie du passé lointain de la Samavie. Lazare la lui avait maintes fois racontée, en l'agrémentant parfois de nombreux détails, mais Marco avait toujours préféré la version de son père, qu'il trouvait plus passionnante et palpitante. Pendant leur voyage depuis la Russie, un jour qu'ils devaient attendre une heure dans une gare glaciale au bord de la route, Loristan en avait discuté avec lui pour passer le temps. Il savait toujours comment rendre plus agréables ces heures longues et pénibles.

— Beau gaillard, pour un étranger, avait dit un homme à son compagnon en passant devant eux ce matin-là. Russe ou Polonais sans doute.

C'étaient ces paroles qui lui avaient fait penser à la légende du prince disparu. Il savait que la plupart des gens qui lui trouvaient l'air d'un étranger n'avaient jamais entendu parler de la Samavie. Ceux qui par hasard se souvenaient de son existence savaient simplement qu'il s'agissait d'un pays fier, mais que sa petite taille et sa position géographique en avaient fait la proie de nations voisines plus puissantes, et que ces dernières multipliaient les invasions, se battant entre elles et contre le peuple samavien pour prendre le contrôle du pays et y faire régner l'ordre.

Mais il n'en avait pas toujours été ainsi. La Samavie était un très vieux pays, réputé des siècles plus tôt pour sa tranquillité prospère, ses richesses et sa beauté. On racontait souvent que c'était l'un des plus beaux endroits de la Terre, et une légende très répandue disait même que c'était là que se trouvait autrefois le jardin d'Éden. En ce temps-là, les Samaviens étaient si grands, si beaux et si forts que l'on aurait dit une race de nobles géants. C'était un peuple de paysans à l'époque, dont les récoltes abondantes et les troupeaux fournis faisaient la jalousie de pays moins fertiles. Parmi les bergers et les gardiens de troupeaux, il y avait des poètes qui jouaient de la flûte et chantaient des refrains de leur invention tandis qu'ils menaient leurs moutons à flanc de montagnes ou dans les vallons tapissés de fleurs. Leurs chansons parlaient de patriotisme, de courage et de loyauté envers leurs chefs et leur pays. Les manières du plus humble et du plus pauvre des paysans étaient tout aussi respectables que celles d'un noble. Mais comme Loristan l'avait rappelé à Marco avec un

sourire las, tout ceci avait eu lieu bien des années auparavant, lorsque le souvenir du jardin d'Éden était encore vif dans la mémoire des Samaviens.

Cinq siècles avant notre histoire, un roi mauvais et faible avait accédé au trône de Samavie. Son père avait vécu jusqu'à l'âge avancé de quatre-vingt-dix ans, et comme l'héritier en avait eu assez d'attendre sa couronne, il avait quitté la Samavie pour voyager de par le monde. Il avait été invité à la cour de nombreux monarques, et visité bien des pays. Lorsqu'à son retour il fut couronné, il vécut comme aucun autre roi de Samavie avant lui. C'était un homme dépensier et profondément méchant, au tempérament envieux et colérique. Jaloux de tous les grands pays qu'il avait visités et du faste de leur cour, il essaya d'introduire en Samavie les mêmes coutumes et ambitions ; mais tout ce qu'il réussit à adopter fut leurs vices et leurs pires défauts. Des dissensions politiques surgirent et de nouvelles factions se formèrent, toutes plus violentes les unes que les autres. Le roi et sa cour dilapidèrent la fortune du pays, tant et si bien que la Samavie se retrouva pour la première fois au bord de la pauvreté. Une fois remis de leur stupéfaction, les nobles laissèrent éclater leur colère. Le peuple s'insurgea et les émeutes se transformèrent bientôt en batailles sanglantes. Puisque c'était le roi qui était responsable de ce chaos, les citoyens ne voulaient plus entendre parler de lui. Ils décidèrent donc de le destituer et de mettre son fils sur le trône. C'était la partie du récit que Marco écoutait toujours avec le plus d'attention. Le jeune prince était l'opposé de son père ; le sang des vrais

rois de Samavie coulait dans ses veines. Il ne se trouvait pas d'homme plus grand et plus fort dans tout le pays. Il avait hérité à la fois la beauté des jeunes dieux viking et le courage du lion, si bien qu'avant son seizième anniversaire, on chantait déjà sa bravoure, sa prestance royale et sa bonté, aussi bien parmi les bergers et gardiens de troupeaux que dans les villages. Le roi, son père, avait toujours été jaloux de lui, même lorsqu'il n'était encore qu'un bel enfant au port élégant qui déchaînait les cris de joie de la foule lorsqu'il passait dans les rues sur son cheval. À son retour de voyage, il trouva son fils si grand et si beau qu'il le détesta encore plus. Quand le peuple se révolta et lui demanda d'abdiquer, il entra dans une colère folle, et commit tant d'atrocités que les Samaviens en devinrent fous à leur tour. Un jour, ils prirent le palais d'assaut, tuèrent les gardes et entrèrent avec fracas dans les appartements royaux, où ils trouvèrent leur souverain tremblant de peur et de rage. Il n'était plus leur roi et devait fuir le pays, déclarèrent-ils en l'encerclant, leurs armes pointées sur son visage. Où était le prince ? Ils devaient le voir sur-le-champ pour lui présenter leur requête. C'était lui qu'ils voulaient pour roi. Tous avaient confiance en lui et obéiraient à ses ordres. Les assaillants se mirent alors à l'appeler, scandant son nom à l'unisson — « Prince Ivor, prince Ivor, prince Ivor ! » —, mais personne ne répondit. Les habitants du palais étaient partis se cacher et le silence régnait.

Malgré sa terreur, le roi ne put s'empêcher de ricaner.

— Vous pouvez toujours l'appeler, railla-t-il. Il a peur de sortir de son trou !

L'un des nobles qui le menaçaient, un homme redoutable qui commandait un bastion dans les montagnes, le frappa au menton.

— Lui, peur ! gronda-t-il. S'il ne vient pas, c'est que vous l'avez tué – et vous mourrez vous aussi !

Ceci attisa le feu de leur colère. Laisant trois gardes avec le roi, ils parcoururent toutes les pièces du palais désert en criant le nom du prince, mais leur appel resta sans réponse. Ils ouvrirent avec force toutes les portes dans leur recherche désespérée, renversant le moindre obstacle qui se dressait sur leur chemin. Finalement, un valet que l'on trouva dans un placard avoua qu'il avait vu Son Altesse Royale traverser un couloir tôt dans la matinée en fredonnant tout bas une chanson de berger.

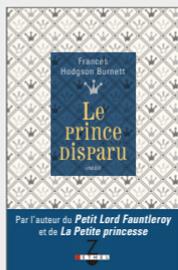
Et c'est de cette façon étrange que, cinq cents ans avant la naissance de Marco, le jeune prince sortit de l'histoire de Samavie – en se murmurant à lui-même un chant ancien sur la beauté et la prospérité de la Samavie. On ne le revit plus jamais.

Croyant que le roi l'avait fait emprisonner ou assassiner dans un endroit secret, les nobles remuèrent ciel et mer pour le retrouver. La colère du peuple redoubla. Il y eut de nouvelles insurrections, et pas un jour ne passa sans que le palais fût attaqué et fouillé de fond en comble. Mais on ne retrouva aucune trace du prince. Il avait disparu telle une étoile tombée de son piédestal céleste. Lors de la dernière fouille du palais, le roi lui-même fut tué au cours d'une émeute. Un puissant noble qui avait mené l'une des mutineries se désigna

roi à sa place. À partir de ce moment, le petit royaume autrefois glorieux se mit à ressembler à un morceau de viande que se disputaient les chiens. Oubliées, les campagnes paisibles de Samavie ; le pays entier tremblait, harcelé et déchiré à la fois par des nations plus grandes et par ses propres conflits internes. Les rois tombaient les uns après les autres, immédiatement remplacés par de nouveaux. Aucun garçon n'aurait su dire qui le gouvernerait lorsqu'il atteindrait l'âge adulte, ni ne savait s'il verrait ses enfants mourir, emportés par de vaines batailles ou par la pauvreté, ou bien victimes de lois aussi cruelles qu'inutiles. Il ne se trouvait plus de poètes parmi les bergers et les gardiens de troupeaux, mais les vieilles chansons résonnaient encore parfois sur les flancs des montagnes et dans les vallées. Les plus chantées étaient celles qui parlaient d'un prince disparu appelé Ivor. S'il avait été roi, il aurait sauvé la Samavie, disaient les refrains, et tous les cœurs vaillants croyaient encore à son retour. Dans les villes modernes, lorsque l'on demandait à quel moment telle ou telle chose était censée se produire, les habitants répondaient d'un ton moqueur et ironique : « Quand le prince Ivor reviendra ! »

Lorsque Marco était plus petit, ce mystère non résolu le tourmentait beaucoup. Qu'avait-il bien pu arriver au prince Ivor ? Peut-être l'avait-on tué, ou jeté aux oubliettes quelque part ? Non, impossible, aucun cachot n'aurait pu retenir un homme aussi fort et brave. Le jeune Marco avait ainsi imaginé plus d'une dizaine de fins différentes à la légende.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Le prince disparu**  
Frances Hodgson Burnett



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Zethel et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

